

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Cela bourdonnait dans ses oreilles. Il avait honte de lui, maintenant. Il était le premier, à coup sûr, lui, Daniel, qui, dans cette famille honorée, avait soulevé la révolte contre l'autorité paternelle. Et un profond remords lui montait au cœur.

Son père ne méritait pas cette désobéissance. Il le comprenait. Il se le disait. Et brisé par ses réflexions, fuyant la lumière intense de la grande cour triste du triste hôtel, il rentra dans la nuit du corridor, courut jusqu'au salon.

Jean-Joseph n'avait pas bougé. Debout, toujours, sa main était retombée le long de son corps.

Daniel se précipita à ses genoux, infiniment troublé.

—Pardon, mon père, pardon !!

Et il joignit les mains.

C'en était fait, certes, de ce mariage....

C'en était fait de ce joli roman d'amour commencé à Paris et qui se continuait au milieu du murmure grondant des eaux rapides du Rhône !....

C'en était fait des rêves fleuris de la gentille fillette, qui attendait là-bas, anxieuse et le cœur battant....

C'en était fait de tout cela si Jean-Joseph n'avait pas eu trop d'orgueil et, dépassant la mesure, méconnaissant ce repentir sincère, ne s'était obstiné dans sa dureté sans pitié.

Mais il il avait été profondément froissé.

Cette fois, le rude magistrat fut injuste.

De nouveau, la main tendue il dit :

—Je vous chasse !

Et Daniel recula, brisé !....

Jean-Joseph venait ainsi, d'un mot, de déchaîner sur cette maison dont il était si fier et de la renommée de laquelle il était si jaloux, les plus redoutables péripéties d'un drame dont nul n'allait pouvoir deviner le dénouement.

III

Daniel ne voulait pas rester à Orléans où il se serait trouvé, vis-à-vis de son père et vis-à-vis du monde, dans une situation trop pénible.

Il revint à Paris trouver le notaire à l'amitié duquel il se confia. Chavarot l'écouta et ce fut sévèrement qu'il répondit :

—J'approuve entièrement ton père. Certes, tu as tous les torts et tu es inexcusable. Et moi-même qui ai été le premier à vouloir empêcher ce mariage, je n'y donnerai pas maintenant un consentement tacite en acceptant de faire ton contrat. Je te rendrai mes comptes de tutelle. Tu emploieras ainsi que tu l'entendras la fortune de ta femme. Quant à toi, tu jouis déjà depuis plusieurs années de la fortune de ta mère. Tu l'administres comme tu le veux. Tu ne m'as laissé que le soin de m'occuper de Vilvaudran, ton beau château et ta magnifique propriété de la Source du Loiret. Je te rendrai également les comptes de cette gestion.

—Tu ne veux plus t'occuper de mes affaires ?

—Non. Je te désapprouve. Je veux qu'on le sache. Je crains l'avenir et je tiens à ce qu'on ne m'accuse pas, plus tard, d'avoir aidé à ce mariage.

—De telle sorte que je ne peux plus compter sur ton amitié ?

—Au contraire. Le notaire te renie. L'amitié te reste !....

—Tout entier ? fit Daniel ému.

—Tout entier. Et d'autant plus sûrement que peut-être tu auras besoin plus tard de son affection.

Daniel lui serra les mains de toutes ses forces ; ses doigts tremblaient ; il faisait des efforts pour ne pas pleurer.

—Je suis bien malheureux, Georges, fit-il à mi-voix. Je ne suis pas superstitieux et il me semble pourtant que la colère de mon père retombera sur moi.

—Il est encore temps de revenir en arrière.

Mais Daniel secoua la tête.

—Je l'aime.

—A quand le mariage ?

—Le plus tôt possible.

—Tu enverras les sommations légales à ton père ?

—Mon père m'évitera ce scandale et consentira.

—Ce sera quand même un consentement forcé.... Te voilà brouillé avec lui pour toujours....

—Je le crains !

Ce serait mal comprendre le caractère de Jean-Joseph d'Hauteport que de croire qu'il allait abandonner ainsi la partie sans combattre.

Les réticences du notaire lui trottaient dans la tête.

Il connaissait Chavarot.

Il savait que le secret dont le jeune homme était dépositaire ne sortirait jamais de ses lèvres, mais Jean-Joseph avait quelques vagues indices de ce secret et il ne désespérait pas de pouvoir, en les suivant, remonter jusqu'à l'origine de l'histoire mystérieuse de Clotilde.

—Quels indices ?

La grosse fortune de l'enfant en était un.

Le nom de Peterson, banquier à Rio-de-Janeiro, en était un autre.

Le soir même de la visite de Daniel, il prenait aux Aubrais le train de neuf heures et demie, qui le déposait à Paris avant minuit, et le lendemain matin, vers dix heures, le procureur général était dans le cabinet du préfet de police.

La conférence fut longue, bien que la confiance de Jean-Joseph ne pût être que très courte.

En sortant du cabinet, le magistrat avait l'air moins soucieux.

Le préfet lui avait sans doute rendu quelque espoir.

Et de fait, celui-ci ne négligea rien pour connaître ce qui intéressait tant d'Hauteport.

Un des plus habiles agents de la préfecture partait le lendemain même pour l'Amérique, mais comme le voyage serait long, et qu'il fallait à tout prix savoir à quoi s'en tenir sur le banquier Peterson avant que ne fût accompli le mariage de Daniel avec Clotilde, le préfet télégraphia longuement à Rio-de-Janeiro, au consulat français :

« Prière s'entendre avec police brésilienne, avec extrêmes précautions, pour m'envoyer renseignements sur le banquier Peterson, mort depuis quelques années. La banque existe toujours. Je désire savoir dans quelles conditions, comment, de qui et pourquoi ce Peterson a reçu la fortune d'une enfant qui paraît lui avoir été confiée à l'âge de deux ans et qu'il a envoyée en France, il y seize ans environ, sans autre nom connu que celui de Clotilde. J'attire votre attention sur ce dernier fait qui importe plus que tout autre. J'ai intérêt à connaître le nom de famille de Clotilde et quelques détails qui me feront retrouver cette famille. Avisez cabinet au plus tôt par dépêche chiffrée. »

Le précédent télégramme fut envoyé à Rio-de-Janeiro, également en chiffres convenus.

Le procureur général ne quitta point Paris. Il attendit la réponse du Brésil. Le préfet de police avait promis de la lui communiquer sur-le-champ.

Cette réponse se fit attendre deux jours et n'arriva que le soir du deuxième jour.

Le consul télégraphiait :

« Pour me conformer à vos instructions, je me suis entendu avec le chef de la police. La banque Peterson, fondée il y a quarante ans, par S. Peterson, jouit ici de la meilleure réputation. Elle est inattaquable. Peterson, le fondateur, était un homme de bien, du plus grand mérite, fort entendu, et qui est mort entouré de l'affection et des regrets universels. Son fils, James, marche sur ses traces. Il nous a été malheureusement impossible de découvrir ici le moindre renseignement sur l'enfant dont il est question dans votre dépêche. Personne ne se rappelle l'avoir vue. Personne ne l'a connue. »

« Il se trouve cependant encore à la banque de vieux employés du temps de Peterson père. Il y a même un Français. Tous ces gens n'ont rien su nous dire. Quant à James Peterson, il a affirmé comme les autres ne rien savoir. Toutefois, le chef de la police, qui n'avait voulu confier cette mission à personne et s'en était chargé, a cru remarquer chez James, au nom de Clotilde, un peu de surprise. Le chef a comparé cette surprise à celle d'un homme devant lequel on vient de prononcer un nom qu'il n'a pas entendu depuis longtemps. James a prétendu que ce nom ne lui rappelait rien. Je fais continuer mes recherches avec prudence. S'il m'arrive un renseignement, je vous télégraphierai aussitôt. »

Le préfet de police fit la moue.

Il s'était attendu, sinon à un résultat complet, du moins à des détails qui lui auraient fait prendre patience.

En somme, c'était un échec, car la dépêche ne disait rien.

Jean-Joseph partagea son désappointement.

D'autre part, un agent envoyé à Saint-Benoît et qui avait parcouru le pays, interrogé les paysans et les Angelot eux-mêmes, revenait ne rapportant aucun renseignement.

Le mystère s'épaississait de plus en plus.

—Il me semble, monsieur le procureur général, que, s'il existe un